

500 ouvriers de la fosse n° 3 qui se trouve sur le territoire de Maricourt ont refusé de descendre. Ils se proposent de faire cette nuit une active propagande pour généraliser la grève.

A L'USINE SARTIAUX d'Éclimé-Létiard
Une grande partie du personnel de l'usine Sartiaux à Éclimé-Létiard a été interrompu le travail; les grévistes réclament une augmentation de salaire.

A LENS
La nuit de vendredi a été employée par les grévistes de Courrières à recueillir de nouveaux adhérents au mouvement de la veille. Ils y ont réussi plus qu'on ne croyait, car ce matin le chômage était complet dans toute la concession de Courrières.

A Douvrin et à Crocourt, la situation ne s'est pas modifiée et la grève continue.
On redoute de plus en plus une extension considérable de la grève dans le bassin houiller du Pas-de-Calais, mais on assure que les Compagnies respectueuses absolument toutes les propositions des mineurs.
Jusqu'ici aucun désordre sérieux n'est produit.

Lens, 3 mai. — Une réunion a eu lieu ce matin, à dix heures, chez M. Hay, à Billy-Montigny; 500 mineurs de Courrières y assistèrent.
Le délégué de la section syndicale de Billy-Montigny, le nommé Duruelle, a donné lecture des revendications des mineurs formulées comme suit:

1° L'augmentation du prix actuel de la journée de travail de cinquante centimes, plus élévation de la prime accordée de 10 0/0 à 20 0/0, soit 20 0/0 en sus;

2° Suppression des travaux à la tâche; classification des ouvriers mineurs en trois catégories, avec un salaire fixe de cinq francs pour les mineurs de la première catégorie, de quatre francs pour ceux de la deuxième, de trois francs pour ceux de la troisième;

3° Qu'il ne soit plus opéré de retenues en vertu d'appointements;
4° Que les chefs aient plus d'égards envers les ouvriers.

Et enfin qu'aucun livret ne soit remis pour faits relatifs à la grève.
Duruelle ne nous a pas communiqué d'une entrevue de la délégation avec M. Portier, agent général; il dit que celui-ci ne pourra faire connaître la réponse de la compagnie que mardi prochain.

Un murmure se produit dans la salle, et les mineurs décident de continuer la grève et d'attendre la réponse de la compagnie.
Une nouvelle réunion aura lieu mardi matin.

DANS LA LOIRE

Rive-de-Gier, 3 mai. — La situation est très tendue dans le bassin minier de la Loire.
A Rive-de-Gier, les mineurs sont tous en grève et on a de fortes craintes de grève générale. Les renseignements recueillis montrent en effet qu'une certaine agitation règne dans tout le bassin de la Loire et il se pourrait bien que le mouvement gréviste s'étendît à tout le bassin.

On attend aujourd'hui l'arrivée de M. Rondet, secrétaire général de la Chambre syndicale des mineurs de la Loire; il était allé se concerter avec les propriétaires de Belgique.
Lorsque les mineurs qui l'ont délégué connaîtront le résultat de son voyage, une décision sera prise relativement à la grève générale.

D'autres dépêches nous signalent que l'effervescence est très vive à Vienne (Isère), où des désordres se sont produits ce matin.
Les ouvriers des fabriques de draps sont très surexcités; ils ont fait des démonstrations dans la rue comme leurs patrons.

La grève des ouvriers de cette industrie est également en train de s'étendre.

Les Allemands travaillent

Voici ce qu'on télégraphie de Chemnitz, l'un des principaux centres de l'industrie lainière en Allemagne, au Petit Journal:
« Chemnitz, 1er mai. — Le résultat d'une enquête que sur les 30 000 ouvriers occupés dans les 189 fabriques du district, 3 seulement se sont abstenus de leur travail le 1er mai. »

« On dit aussi que sans pratiques des ouvriers allemands à l'étranger ne trouvez-vous pas qu'ils nous donnent là un exemple que nous devrions bien méditer. »

Ils travaillent eux, et en attendant que des lois internationales leur permettent de ne travailler que dix heures, ils n'ont pas perdu un sou de salaire!

NOUVELLES DU JOUR

Mor' général Gresley
Paris, 3 mai. — Le général Gresley, sénateur, ancien sénateur inamovible, est mort hier.

A sa sortie de l'École polytechnique, en 1841, il avait été nommé aide-de-camp du général Herbillon et partit avec lui pour l'Afrique, où il resta jusqu'en 1870.

Promu général de brigade pendant la guerre franco-allemande, il assista aux batailles de Bazeilles, de Balan, et à la journée de Sedan.

Sous-chef d'état-major au ministère de la guerre en 1871, chef d'état-major général en 1874, il avait été fait général de division en 1875; nommé conseiller d'Etat en service extraordinaire le 14 avril 1876, il soutint devant les Chambres les discussions relatives à l'armée.

En 1877, lors de la constitution du cabinet Rochefort, le général Gresley avait quitté le ministère.

Après les élections sénatoriales du 5 janvier 1879, qui lui donnèrent un siège, le général Gresley fut appelé, la veille de la réunion des Chambres, le 13 janvier 1879, au ministère de la guerre, en remplacement du général Borel; il abandonna son portefeuille le 28 décembre 1879.

Cinq mois plus tard, le 27 mai, il fut élu sénateur inamovible.
Les obsèques du général Gresley, qui était âgé de 71 ans, seront célébrées, lundi prochain, à midi, en l'église Saint-Etienne-du-Mont.

Le général Gresley était grand-officier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire et de plusieurs ordres étrangers.

Envoi de troupes au Dahomey
Paris, 3 mai. — Aujourd'hui doivent s'embarquer, à Bordeaux, les compagnies de marche four-

nies par les deux régiments d'infanterie de marine pour être envoyées au Dahomey, sans préjudice des approvisionnements et munitions qui partiront le 18 sur la *Durance* et des nouveaux renforts que l'on expédie par l'aviro-transport le *Drome*, actuellement en armement à Brest.

Paris, 3 mai. — Une dépêche de Saint-Louis annonce que le *Bléville*, croiseur de 1re classe, est parti le 1er mai pour Kotonou.

Mise en liberté de M. de Morès
Paris, 3 mai. — M. de Morès et Morès et Gabriel Gabot ont été remis en liberté.

Paris, 3 mai. — Les anarchistes Cuisse et Caudius Bazin, arrêtés à l'occasion de la manifestation du 1er mai, ont été relâchés.

Le préfet de la Seine à l'Hôtel-de-Ville
Paris, 3 mai. — L'installation de M. Poubelle à l'Hôtel-de-Ville, qui ne donne encore que comme provisoire, sera définitive après le scrutin de ballottage de demain.

Le gouvernement aura à s'en expliquer dès mardi au cours de l'interpellation annoncée du docteur Després, à laquelle prendra part M. Chaumet.

Le préfet de la Seine est retourné, hier, à l'hôtel de ville; il y retournera aujourd'hui; de cette façon, il habite l'opinion à la voir quitter définitivement le pavillon de Flore.

On lit dans la *Liberté*:
« Décidément le préfet de la Seine ne s'installe pas à l'Hôtel de ville. »

« Il n'y a jamais couché et son cabinet particulier y est resté fermé aujourd'hui. »

« Nous devons en ajouter un autre n'a été donné au point de vue de l'installation des appartements privés de M. Poubelle. »

Les grèves en Espagne
Madrid, 3 mai. — A Valence un groupe de femmes a obligé les ouvriers d'un magasin de chiffons à suspendre leurs travaux.

La cavalerie a dispersé des groupes de chiffons qui stationnaient. Valence offre l'aspect d'une ville abandonnée.

A Barcelone, les anarchistes continuent à exciter les grévistes à ne pas reprendre le travail, la population n'est pas rassurée.

Les désordres en Espagne
Madrid, 3 mai. — Les garnisons du Nord de l'Espagne sont consignées en tenue de campagne, avec vivres et munitions prêtes à partir pour les points menacés par les anarchistes.

Après la proclamation de l'état de siège à Barcelone, une fois l'ordre rétabli dans les rues et les attroupements dispersés, le général Blanco a réuni les jurés du commerce, de l'industrie et des boutiquiers, les exhortant à ouvrir leurs établissements aujourd'hui et leur promettant une énergique intervention.

Trente-neuf anarchistes ont été arrêtés.
Les grèves se généralisent; tout le district relevant de la place Barcelone est mis en état de siège.

A la Chambre Espagnole
Madrid, 3 mai. — La pétition remise à la Chambre par un député, porte:

Article 1er. — Que la journée de travail n'aura pas plus de 8 heures;

Art. 2. — Publication quotidienne dans les journaux officiels du prix de la journée de travail dans les provinces;

Art. 3. — Gratuité du transport des ouvriers en quête d'ouvrage;

Sur ce dernier point, une entente devra être conclue entre les Compagnies de chemins de fer et la commission des réformes parlementaires.

Les auteurs de ce programme ajoutent que dans le but de la compléter, toutes les municipalités devront s'organiser en une junte ayant pour mission de protéger les ouvriers.

A propos de cette pétition, M. Sagasta déclare que le gouvernement s'occupe depuis longtemps d'améliorer la condition de la classe ouvrière et qu'il est disposé à y remédier dans les limites de ce qui est possible. Il ajoute que le rapport sur le travail des femmes et des enfants est prêt, et sera discuté demain.

Il ajoute que le gouvernement prépare un autre projet sur le travail des gens invalides, qui sera prochainement soumis à l'approbation des Chambres.

Une sentinelle attaquée
Marseille, 3 mai. — A Briançon, il y a une quinzaine de jours, le Compagnon de chemins de fer et Têtes fut attaqué par des individus et eut à essuyer des coups de feu et une pluie de pierres.

Le fait vient de se renouveler dans la nuit de jeudi.

En effet, sept ou huit individus ont tenté de s'introduire dans le fort; mais l'homme de garde les ayant aperçus, a fait feu sur eux et ils se sont évanouis de prendre la fuite, sans qu'on ait pu retrouver leurs traces.

La conversion de la dette égyptienne
Paris, 3 mai. — M. Ribot, ministre des affaires étrangères, a fait savoir à Tigrane-Pacha et à sir Palmer que le gouvernement français adhère, sous certaines réserves, à la conversion de la dette privilégiée égyptienne.

La bagarre de Cotte
Paris, 3 mai. — Le Temps publie la dépêche suivante:

« Cotte, 3 mai. — La responsabilité de la bagarre qui s'est produite parait incombent tout entière à la municipalité de Cotte. »

« Le maire, en effet, avait cru pouvoir donner congé aux employés de la ville. »

« C'était là un premier et significatif encouragement à la désobéissance. »

Une consécration de la grève
On nous écrit de Fourmies que plusieurs filateurs de la localité ont déjà reçu de Roubaix des chargements importants par suite de l'arrêt forcé des filatures de laines à Roubaix et à Tourcoing.

Scènes de pillage
On mande de Rome au *Gaillies*:
« La nuit dernière, les boulangeries ont été pillées, à Naples, où le pain manque aujourd'hui, le kilo se vendait 1 franc. »

« A Lugo, des bombes ont été jetées dans l'église Saint-François; il y a eu des blessés. Quelques petits magasins ont été également pillés à Turin pendant les troubles d'hier, qui ont été assez graves. »

Les fabricants allemands à Londres
Londres, 2 mai. — Les fabricants allemands sont arrivés sur place, offrant de prendre des commissions avec garantie de livraison, ce que, prétendent-ils, ne peuvent plus faire les industriels roubaixiens.

Les frères Bazin
Paris, 3 mai. — On annonce ce matin que l'arrestation des frères Bazin avait entraîné une expédition de 200 kg. de dynamite.

Les perquisitions n'ont donné aucun résultat, les 200 kilogrammes de dynamite n'ont existé que dans l'imagination de certains alarmistes. Les frères Bazin ont été remis en liberté.

L'agitateur ouvrier en Autriche
Vienna (Isère), 3 mai. — On nous signale que l'effervescence est très vive à Vienne, des désordres se sont produits ce matin.

Les ouvriers des fabriques de drap sont très surexcités, ils font des démonstrations dans la rue contre leurs patrons. La grève des ouvriers de cette industrie est également à craindre.

Grève en Autriche
Vienna, 3 mai. — Six cents ouvriers des ateliers des chemins de fer d'Etat à Prague et à Hollschowitz, viennent de se mettre en grève.

Les troubles de Barcelone
Barcelone, 3 mai. — Les grévistes empêchent la distribution du pain à domicile, et ils s'opposent aussi à la marche des tramways.

Des patrouilles de gendarmerie parcourent la ville.
Quelques collisions se sont produites.

La grève de Valence
Madrid, 3 mai. — La grève est plus générale à Valence aujourd'hui qu'hier.

Les grévistes ont décidé de ne pas reprendre le travail avant que leurs revendications aient reçu satisfaction.

Il est probable que le meeting annoncé pour dimanche aura lieu demain.

LE RETOUR DU GÉNÉRAL BOULANGER EN FRANCE

Paris, 3 mai. — La France déclare maintenant ses renseignements d'hier, relatifs au retour du général Boulanger, plus elle ajoute:

« MM. Luguere, Laisant, Duroulet et Naquet sont encore absents; ils rentreront demain matin à Paris. »

« Les membres du comité national sont convoqués d'urgence pour le même jour, à trois heures, au local ordinaire de leurs réunions, rue de l'Arbre-Sec, n° 10. »

« C'est dans cette séance qu'une décision définitive sera prise. »

« L'autre part, le bruit court, dans les couloirs de la Chambre, que le général Boulanger viendrait de partir pour Jersey et qu'elle s'y installerait, de façon à passer l'été à Saint-Brelade. »

« Granville, 3 mai, midi. — On croit à Granville que le général Boulanger débarquera ce soir, à six heures et demie, du bateau *Honfleur*, qui part de Jersey, après-midi, à 3 heures 30. »

« Malgré qu'aucune mesure spéciale ne semble avoir été prise à ce sujet. »

« Le nombre des douaniers, des gendarmes et des agents chargés de la surveillance et des débarquements n'a pas été augmenté. »

« L'avis de l'Etat *Curie*, qui fait le service de garde-côte, est dans le port depuis hier. »

« L'annonce du débarquement du général Boulanger produit à Granville une très grande surprise et l'on prévoit que l'influence sera énorme ce soir dans le port. »

« Si le général arrive, comme on le suppose, par le vapeur *Honfleur*, il ne pourra partir que demain pour Paris, car le dernier train partait de Granville et à six heures vingt-cinq minutes. »

« La mer est très calme et le temps splendide. »

« Paris, 3 mai. — M. André Castelin, dans la *Cocarde* se tient sur la réserve, et il ajoute: »

« Nos amis comprendront que ce serait manquer à leurs nobles engagements et faire à l'honneur que de faire connaître par avance des détails de nature à renseigner le gouvernement sur les intentions du parti et sur les décisions du général Boulanger. »

« On lit dans la *Liberté*: »

« A l'heure où nous écrivons ces lignes, M. Boulanger n'a pas quitté Jersey, pas plus que les députés boulangistes. »

« On croit qu'il croit moins que jamais au retour du condamné de la Haute-Cour. »

« La notice de M. Boulanger est arrivée hier à Jersey. »

« Le même journal ajoute: »

« On assure, et nous donnons la nouvelle sous réserves, que M. Boulanger va se rendre à Londres. »

« On lit dans le *Temps*: »

« On croit que la nouvelle du retour du général Boulanger est une manœuvre électorale. »

« M. Boulanger n'avait pas quitté Jersey ce matin, et son intention de ne pas le quitter demain, ni plus tard, ne fait pas de doute pour son entourage. »

UNE TÊTE

En 1809, le général Vally, un des plus obscurs officiers de l'Empire, qui était fils d'un cordonnier d'Évreux et mourut comte d'Estelle et très-riche, avait été laissé à la tête de quelques méchantes troupes d'infanterie, renforcées de plusieurs canons dans les environs de San-Gaël, en Navarre. Et voici pourquoi.

Un chef de *guerrillero* désolé depuis longtemps les environs de cette bourgade, que les horribles guerres dévastatrices de ce pays ont anéanti par les moyens au service de l'homme, est-à-dire l'incendie, l'inondation et le bombardement. Ce bandit, qui refusait comme tant d'autres la suprématie du tranquille Joseph, frère de l'Empereur, s'appelait Corchuelo. A l'aide de deux cents gaillards dé-

terminés comme lui et comme lui trempés à la façon du fer le plus solide, Corchuelo avait constitué une sorte de petite armée, qui, grossissant tous les jours comme l'arbrisseau, et promassant sur les routes tout ce que la montagne navarraise renfermait de claques-dents et de claques patins, avait fini par devenir très dangereuse et menaçante au nord du pays. Et, d'ailleurs, l'Empecinado occupant le sud de la Navarre, il fallait, à tout prix, empêcher la réunion et l'amalgame des deux bandes; aussi, tandis que le général Hugo s'occupait de l'Empecinado, Vally avait été chargé d'exterminer l'armée de Corchuelo.

Et il y avait réussi. Dans une rencontre définitive, toute la bande avait été surprise au bord, au crépuscule, campé, accroché à un bois, précipités, de la façon la plus pittoresque. Les bandits, se reposant de fatigues d'une journée de peines et d'embuscades, faisaient tranquillement leur soupe, tandis que leurs femmes assises auprès des feux, allaient précipitamment quelques enfants.

Un combat terrible avait suivi cette rencontre pendant deux heures, un hurlement furieux avait terrifié les échos de la montagne; des détonations d'artillerie avaient épouvanté San-Gaël et, dans cette mêlée corps à corps où Français et Espagnols tuaient sans regarder tout ce qui palpitait sous leur main, la bande avait sombré dans les ravins, ou les blessés s'étaient achevés, ou les morts s'étaient entassés spontanément. Les femmes, les enfants, tout avait été broyé, dispersé, anéanti; la soupe des *guerrilleros* avait été elle-même la proie des Français; le général Vally avait dit à ses hommes: « Je suis content de vous » et malgré la perte de deux canons que les précipices avaient dévorés par-dessus le marché, tout était pour le mieux. Cependant...

Cependant, Corchuelo, seul, avait survécu au désastre de ses siens. Un caporal qui l'avait vu s'enfuir, cramponné aux flancs d'une roche pourtant bien lisse, avait essayé de le poursuivre, mais n'avait pas tardé à le perdre de vue. De sorte que sur la joie de la troupe du général passait sans cesse l'ombre du bandit.

Il ne devait pas être loin, prétendait le caporal, car il avait été rudement blessé, et le brave ajoutait même qu'il l'avait surchargé d'un « *vaquero* » adroitement placé dans le dos.

« Qui faire? On entra à San-Gaël. Le général fit attacher un ordre pressant, promettant mille francs de récompense à qui lui apporterait la tête de Corchuelo. »

Un mois s'était écoulé. La montagne était redevenue tranquille et les quelques pâtres des environs y avaient ramené leurs maigres chèvres, rendues au pâturage d'une herbe courte et rare.

Un de ces bergers, que l'on appelle le petit Juanillo, un bel adolescent au teint clair, aux yeux ardents, qui allait vendre tous les soirs à San-Gaël le lait de ses chèvres, venait chez lui lentement, un soir, tournant de temps en temps les yeux vers la petite ville gracieusement couchée au pied de la montagne. Juanillo habitait dans un creux de rocher autour duquel une légère palissade bornait le parc de ses bêtes.

L'endroit était pittoresque, mais triste; une sorte de cirque entouré de rochers grisés qui se rejoignaient en s'abaissant de manière à découper un coin de ciel qui servait d'horizon à ce réduit, et au-dessous duquel on devinait une plaine, tant ce lambeau de nuages accroché là-bas, semblait haut et éloigné.

Pour tout autre qu'un père et que des chèvres, l'endroit était inaccessible. Mais Juanillo, grimpant d'un pied ferme en écotant les ravins, sifflant mélancoliquement et tournant toujours la tête vers la ville. Arrivé près de l'entrée du cirque, il poussa trois cris secs, espacés régulièrement; puis l'enjamba le mur de son chez-soi.

— Bonsor! dit-il.
Un homme, couché dans l'herbe au pied de la palissade se leva lentement et d'une voix grave, répondit: Bonsor.

C'était un paysan, à en juger par son misérable costume; un mouchoir déchiré tournait autour de sa tête; il semblait âgé d'une trentaine d'années; il était grand, maigre et sa figure triste.

— Rien de nouveau, demanda-t-il.
— Rien, dit Juanillo. Les Français sont toujours là, ils cherchent Corchuelo, et le général promet beaucoup d'or à celui qui lui livrera; mais la montagne est sûre et les amis fidèles; si Corchuelo vit, il ne sera traîné ni par une ni par les autres: s'il est mort, Dieu ait son âme... »

Juanillo se découvrit, puis ajouta:
— La mort est un asile sur.
— Oui, dit l'homme. J'y songe.

Pourquoi, interrogea simplement le petit père, tu ne vas bien ici? Sois tranquille. Je suis jeune, mais je ne suis point bavard. Je t'ai accueilli chez moi, blesé, presque mort. J'ai fermé la porte que tu fais le couteau de ton ennemi. Je n'ai pas demandé ton nom. Reste ici tant que tu voudras; nous aurons toujours du lait, du pain, de l'eau et des fruits. Pour le logement, ce n'est pas moi qui le donne, c'est Celui qui a fait la montagne.

— Tu es un brave enfant, répondit l'autre. Ecoute, Corchuelo et ses compagnons avaient des femmes, des enfants. Les damnés Français ont-ils tué? Sais-tu s'il en est échappé?.. »

— Pas un seul. Tous sont morts, et, les soirs les soldats du général ont échangé dans San-Gaël à terrifier tous les habitants. On dit que Corchuelo avait sa femme et son petit: s'il vit, je le plains.

— Oui, dit le mystérieux individu, pensif: il n'a plus rien à faire maintenant.

— Quand on aime une femme et qu'elle meurt, essaye de se réjouir, qu'un souci lui soit enlevé. Elle n'emportera pas dans sa retraite le regret d'avoir brisé un cœur. La pensée qu'un homme digne d'elle continuait à l'aimer, malgré tout, ne risquerait pas de venir la troubler aux heures mauvaises de l'épreuve et de l'aridité dans la dévotion... Bref, elle médita sur le néant des affections humaines.

Elle médita si bien, perdue dans son rêve entre le ciel et l'eau, en face des plus beaux paysages du monde, qu'elle se demanda un jour — les premières lignes bleues des terres de France commençaient à paraître à l'horizon — pourquoi elle se sentait si complètement différente de ce qu'elle était quelques mois plus tôt, quand elle avait vu disparaître à ses yeux ces montagnes et ces golfes. Nul être humain n'aurait pu dire ce que sa conscience lui répondit; mais elle passa dans la solitude la plus grande partie de cette dernière journée de son voyage. Et lorsque madame Questembert lui tendit la main sur le quai de Nice en exprimant l'espoir d'une prochaine rencontre, la jeune fille resta muette, avec un regard plein d'angoisse qui annonçait que ni Clotilde ni personne ne reverrait plus jamais Thérèse de Quilliance ici-bas.

Elle but une dernière gorgée de calice amer en recevant de son père, à la gare, les adieux très froids de Christian pour qui, en fin de la liberté commençaient, avec l'ère de la réalisation des promesses. L'absence de chagrin de cet homme absorbé par son caprice allait, dans certains moments, jusqu'à une sorte de joie mal dissimulée. Une autre s'en fit sentie blesée pour toujours, mais sans offrir de s'en réjouir et d'en ramener Dieu,

ce doit être commision vous arrachait tout ce qui bat là dans l'estomac.

— Tu es sûr? Tu sais donc ce que c'est?
— Hélas! Je suis amoureux et en mourir d'une fille de San-Gaël.

— Elle est belle?
— Sainte Vierge du Pili! si Dolores est belle! Quand je la vois, mes jambes fléchissent et je n'aurais pas seulement la force de renverser un petit enfant.

— Et elle t'aime?
— Oui.
— Pourquoi ne l'épouses-tu pas?
— Ah! voilà. C'est la fille du vieux Ferraguzza, tu sais, celui qui vend des ferrailles près du pont qui est sur la Zadorra. C'est un coquin, qui m'a jamais aimé que l'argent, et qui m'a dit que sa fille serait à moi le jour où je lui donnerais vingt de ces pièces d'or que les Français appellent des Napoléons.

— Il veut te la vendre?
— Il dit que ce sera la dot et qu'il la placera pour moi dans son commerce.

L'homme se dressa tout debout, l'œil fixé sur ce coin de ciel crépusculaire qu'on apercevait dans la fente des roches. Il murmura.
« Ce serait bien ainsi. Il y aurait de moins un malheureux; de plus deux heureux. »

Il ajouta, tout haut:
— Petit, tu auras ta Dolores; je vais descendre à San-Gaël quand la nuit sera venue.
— Que vas-tu faire, par les saints. Tes jambes ne te porteront jamais jusque-là.

— Mes jambes sont solides, petit, et je ne verrai pas ma Dolores à moi...
— Il se jura profondément et dit tout bas:
— Je ne la verrai peut-être jamais plus là-haut.

Puis il s'écria gaiement: dinons!
Une heure après, la nuit enveloppait toutes choses, et le clair de lune éclairait seul la vallée endormie, l'homme descendant lentement vers la ville. Il arriva aux abords du camp français.

— Qui vive? s'écria la sentinelle.
L'homme répondit:
— Je veux parler au général pour quelque chose.

Il se fit un mouvement dans un poste voisin, et quelques instants après, conduit par un sergent et deux soldats, l'homme était en présence du général Vally, qui venait de se réveiller en sursaut, croyant à une alerte, rêvant que la bande de Corchuelo s'était reformée et avait envahi San-Gaël.

— Qui es-tu? demanda-t-il.
— Je suis un homme.
— Que fais-tu?
L'innocent esquissa un geste vague.

— Encore quelque vagabond, graine de bandit, murmura entre ses dents le général. Enfin que veux-tu?
— Je veux vous parler de Corchuelo.

— Ah! Corchuelo... Voilà au moins la dixième fois qu'on me propose de me le livrer, ce gaillard-là. Et personne ne sait encore où il est.

— Moi, je le sais.
— Ils disent tout cela, cria le général en jurant. Fiche-moi ta paix. Sergent, reconduis-moi ce bon homme au poste. Il y passera la nuit.

— Je sais où est Corchuelo, répéta avec force l'Espagnol. Si vous voulez me donner vingt napoléons il est à vous.

— Tu en auras cinquante, si tu dis vrai. Mais réfléchis bien. Si tu me trompes, si tu ne m'as pas ce bandit, tu seras puni: je te ferai mettre au cachot.

— Soit, répondit l'homme, souriant avec dédain.
— Eh bien! parle. Où est-il?
L'Espagnol étendit la main et s'expliqua. Il voulait qu'on lui donnât l'or et qu'on le laissât le porter en lieu sûr; on le ferait accompagner de deux soldats, de trois, quatre, d'autant de soldats qu'on voudrait. Après quoi, il livrerait Corchuelo.

Le général cria, jura, menaça, refusa, puis, enfin accepta, subjugué par l'entêtement du mystérieux délateur, qui paraissait tellement sûr de lui-même. Il donna la somme promise, et le fit accompagner d'une troupe armée, attendant avec impatience le retour de l'homme.

— Coquins, ces Espagnols, murmura le brave Vally en fumant sa pipe rageusement. Pour mille francs! Après tout! C'est un brave, ce Corchuelo.

Au bout d'une heure, la troupe revint se former devant le général. L'Espagnol s'avança.
— Eh bien! tu as caché ton ordi Vally d'un ton gouaillard. Tu as peur qu'on te le prenne, mon petit Judas. Et Corchuelo?

L'homme haussa les épaules, cracha, puis mettant machinalement les mains dans ses poches, l'œil perdu quelque part, comme s'il avait répondu sans savoir, il dit avec simplicité:
— C'est moi.

Tout étourdi, et comme ne sachant pas ce qu'il disait lui-même, Vally fit: Ah! Puis tout à coup éclata de rire.
— Tu te moques de moi, rossard, cria-t-il.
— Celui qui se disait Corchuelo l'interrompit.

— Vous avez mon signalement. Regardez; voici au bras la trace de la blessure que j'ai reçue l'autre jour, et sur ma poitrine, mon nom écrit par le forgeron de San-Gaël. Du reste vous pouvez interroger les gens.

Et il montrait sa large poitrine velue au travers de laquelle se lisait moucheté en bleu avec l'aiguille brillante, cette inscription: *Corchuelo*.